THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1175



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



La perruque blonde, com. en 1. acte de Sicard. and.

LA PERRUQUE BLONDE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR L. B. PICARD.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 22 brumaire, an troisième de la République française.



A PARIS,

Chez BARBA, libraire, au magasin des pièces de théâtre, rue André-des-Arts, n°. 27.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
		Les Citoyens.
DURMONT.		*Michot.*
DORVAL.		*Belcourt.*
VALCOUR.		*Baptiste, cadet.*
CRAPS.		*Dugazon.*
ADÈLE DURMONT . . .	La cit.	*Sainte-Claire.*
JUSTIN.		*Boucher.*

La scène est à Paris, chez Durmont.

LA PERRUQUE BLONDE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

DORVAL, *seul.*

On est allé l'avertir. Bon ! c'est un véritable service à lui rendre. Je suis bienheureux d'avoir découvert que ce citoyen Durmont est l'oncle de cette chère personne : ah, bien chère, en effet ! quel dommage si les travers de la mode parvenoient à gâter un si beau naturel ! Les femmes sont si bien, quand elles sont elles-mêmes ! Il n'en est pas une, non, pas une, qui n'ait dans sa personne, dans son esprit, ou dans son cœur quelque chose qui attache, qui intéresse. Pourquoi donc chercher encore à se donner de nouveaux charmes, quand elles en ont déjà tant reçu de la nature ?

SCÈNE II.

DURMONT, DORVAL.

DURMONT.

C'est vous qui me demandez, jeune homme ?

DORVAL.

Vous êtes le citoyen Durmont ?

DURMONT.

Précisément : que lui voulez-vous ?

DORVAL.

Navez-vous pas une nièce nommée Adèle Durmont ?

DURMONT.

Oui : en auriez-vous des nouvelles ? Seroit-elle à Paris ?

DORVAL.

Seriez-vous inquiet sur son compte ?

DURMONT.

Ma foi ! ce n'est pas sans cause. Il y a vingt jours à-peu-près, Pierre Durmont, son père, mon frère aîné, négociant à Elbeuf, m'écrivit... Parbleu ! j'ai sa lettre sur moi. Ecoutez. (*il tire la lettre, et lit*) : « Mon cher frère..... quarante – six » aunes de drap bleu » : (*s'interrompant.*) Détails de commerce que vous n'avez pas besoin de savoir : m'y voilà. « Je profite » de l'occasion d'un de mes amis qui voyage avec sa femme, » pour envoyer ma fille à Paris : je la mets en pension chez » une honnête lingère : je lui ai donné ton adresse : je te prie » de la traiter comme ta propre fille..... ». Suit le portrait et l'éloge de son enfant ; rien de plus naturel, c'est un père qui écrit. Il lui a donc donné mon adresse ; c'est fort bien fait : mais il falloit me donner la sienne. Depuis que j'ai reçu cette lettre, j'attends ; personne ne vient, et je ne sais si ma nièce est encore à Elbeuf, si elle est arrivée à Paris, ou si elle est restée en route.

DORVAL.

Elle est à Paris !

DURMONT.

Bon !

DORVAL.

Depuis quinze jours.

DURMONT.

Ah, ah !

DORVAL.

Je l'ai vue.

DURMONT.

En vérité !

DORVAL.

Je lui ai parlé ; j'ai dansé avec elle.

DURMONT.

Je vous en fais mon compliment.

DORVAL.

Elle se porte à merveille.

DURMONT.

J'en suis bien aise : mais il est assez singulier que ce soit vous qui me donniez de ses nouvelles, tandis que moi, son oncle, j'ignore.....

DORVAL.

Il y aura demain quinze jours, je fus invité à un bal chez la citoyenne Desprez, lingère, rue de la Loi; elle célébroit l'anniversaire de sa naissance : j'entre, et mes yeux se fixent sur une petite brune de dix-huit à vingt ans; les yeux vifs, mais modestes; la mise simple, mais propre, respirant l'innocence, la candeur et la timidité. C'étoit votre nièce.

DURMONT.

En effet, voilà le portrait que son père m'en a fait dans sa lettre.

DORVAL.

Elle étoit arrivée de la veille. Que de charmes me fit goûter sa conversation! hélas! j'en jouis bien peu de tems : un essaim de jeunes gens l'entoura. Un certain Valcour sur-tout, un fat, le neveu de la maîtresse de la maison, captiva son attention. Depuis ce tems je ne lui ai pas parlé; mais j'ai passé régulièrement tous les jours devant la boutique de la lingère : Valcourt étoit assidu au comptoir; votre nièce sembloit prendre plaisir à l'écouter. J'ai vu de grands changemens s'opérer successivement dans la parure de votre chère Adèle; je suis même bien trompé si ce n'est pas elle que je vis hier entrer à l'Opéra, la tête chargée d'une de ces perruques blondes, sous lesquelles nos femmes jugent à propos de se déguiser depuis quelque tems.

DURMONT.

Morbleu ! ma nièce à l'Opéra en perruque blonde ! et ce Valcour à côté d'elle sans doute ?

DORVAL.

La citoyenne Desprez étoit avec eux.

DURMONT.

Une folle qui accompagne une autre.

DORVAL.

Il est difficile d'être plus aimable que votre nièce.

DURMONT.

Une très-aimable petite personne, qui n'a pas la politesse de venir saluer son oncle.

DORVAL.

Son âge, l'attrait du plaisir doivent lui servir d'excuse.

DURMONT.

Une petite lingère en perruque blonde ! le reste à l'avenant sans doute ; et tout cela pris à crédit ! J'admire l'inconséquence de mon frère : il commence par oublier de me donner l'adresse de l'honnête lingère ; et cette honnête lingère est une personne très-commode, à ce qu'il me paroit.

DORVAL.

Elle jouit d'une très-bonne réputation dans le quartier ; j'aime à croire qu'elle la mérite : mais elle adore son neveu. Votre nièce est riche, et c'est dans la vue de procurer un bon mariage à Valcour, qu'elle tolère ses assiduités. Je crois remplir le devoir d'un galant homme, en vous instruisant de tout ce que je sais, trop heureux si je puis conserver un cœur simple et pur au goût de la décence et de l'économie ! Pardon si, sans avoir le plaisir de vous connoître....

DURMONT.

Touchez là, jeune homme ; les braves gens font bientôt connoissance. Votre démarche vous fait honneur.

DORVAL.

Elle n'est pas tout-à-fait désintéressée.

DURMONT.

Je vous vois venir.

DORVAL.

Votre nièce est jolie,

DURMONT.

Vous avez le cœur tendre, vous en êtes amoureux.

DORVAL.

Oui.

DURMONT.

Il n'y a pas de mal à cela.

DORVAL.

Je me nomme Dorval ; j'ai vingt-sept ans. J'ai travaillé jusqu'à présent chez un négociant ; j'ai quelque espoir de fortune. Informez-vous de mes mœurs : et puissai-je être trouvé digne d'entrer dans votre famille !

DURMONT.

C'est une affaire qui demande à être traitée avec réflexion. Parlons de ma nièce ; il paroit qu'elle a besoin d'une forte leçon :

l'irai-je chercher, lui écrirai-je, ou attendrai-je qu'elle vienne me voir ? Elle ne tardera pas, j'espère. Voilà quinze jours qu'elle est à Paris ; la petite somme que mon frère lui a donnée pour son voyage doit être dépensée ; et c'est quand ils ont besoin d'argent, que les neveux et les nièces viennent visiter leurs oncles, n'est-il pas vrai ?

DORVAL.

C'est assez l'usage ; mais si elle ne venoit pas ?

DURMONT.

Et cela se pourroit bien. Citoyen Dorval, seriez-vous homme à dîner avec moi sans façon ; nous causerions à notre aise de toutes nos petites affaires.

DORVAL.

J'accepte de bien bon cœur.

DURMONT.

Puisque vous prétendez à devenir mon neveu, il faut bien que je fasse connoissance avec vous.

DORVAL.

Je cours prévenir le négociant chez lequel je travaille, et je reviens.

DURMONT.

Allez donc, je vous attends.

DORVAL.

Dîner tête à tête avec son oncle ; il ne sera question que d'elle pendant tout le repas : dans un instant je suis ici.

SCENE III.

DURMONT, *seul.*

Je crois cependant qu'il préféreroit le tête-à-tête avec la nièce : mais cette nièce est bien légère, si j'en juge d'après ce qu'il vient de me dire. Il paroît qu'elle a suivi la mode jusque dans ses derniers excès. En vérité, mes aimables concitoyennes, quelquefois vous entendez bien mal vos intérêts. Si c'étoit à vos yeux seulement que vous voulussiez être belles, sans doute vous feriez bien de suivre votre caprice dans vos ajustemens ; mais c'est un peu pour plaire aux hommes que vous passez tant d'heures devant le miroir, n'est-il pas vrai ? Eh

bien, j'ai consulté les goûts, et je puis vous assurer que ce ne sont point les charmes qu'il faut déposer chaque soir sur la toilette, qui vous attirent les vœux et les hommages ; que c'est votre personne qu'on aime, et non votre parure. Mais quelle est cette femme qui entre chez moi d'un air si délibéré ?

SCÈNE IV.

DURMONT, ADÈLE, *en perruque blonde, parée presque ridiculement.*

ADELE.

Le citoyen Durmont?

DURMONT.

C'est moi-même, citoyenne.

ADELE.

Que je vous embrasse, mon cher oncle.

DURMONT, *l'examinant.*

Votre cher oncle !... (*à part.*) Seroit-ce la personne en question ?

ADELE.

Vous ne me remettez pas, je le vois bien; c'est tout simple, j'étois si jeune lorsque vous vîntes passer vos vacances il y a quelques années chez mon père !

DURMONT, *à part.*

C'est elle : allons, ferme; voilà l'instant de la corriger.

ADELE.

Mais je vous reconnois bien, moi; vos traits sont gravés dans ma mémoire.

DURMONT.

Vous vous méprenez sans doute ; je ne sache pas avoir de nièce de votre âge, de votre tournure.

ADELE.

Adèle Durmont, fille d'un négociant d'Elbeuf, votre frère qui a dû vous avertir de mon arrivée.

DURMONT.

Mon frère m'avoit annoncé sa fille, il est vrai ; mais il faut qu'il ait changé d'idée : d'après sa lettre, ma nièce devoit être

à Paris depuis plus de quinze jours, vous entendez bien qu'elle n'auroit pas laissé passer un si long espace de temps sans venir embrasser son oncle.

ADELE.

Je sens le reproche, et je vous demande bien pardon de l'avoir mérité, mon cher oncle; mais d'abord on m'avoit dit que vous étiez à la campagne; puis, j'étois mise si singulièrement à mon arrivée! je n'aurois jamais osé paroître dans les rues de Paris vêtue comme je l'étois; ce n'est que depuis quelques jours qu'on m'a apporté mes ajustemens à la mode; je suis encore un peu gauche à les porter?

DURMONT.

Mais pas trop.

ADELE.

Vraiment? vous me trouvez donc là-dessous?

DURMONT.

D'une aisance qui me surprend.

ADELE.

Vous me flattez. A peine ai-je pu me mettre décemment, que je me suis empressé de me rendre à mon devoir. J'espère qu'à présent vous me reconnoissez pour votre nièce?

DURMONT.

Un moment, un moment, s'il vous plaît: vous dites donc que vous êtes?...

ADELE.

Adèle Durmont.

DURMONT.

Allons donc.

ADELE.

Votre nièce.

DURMONT.

Pas possible.

ADELE.

Fille de votre frère.

DURMONT.

Vous voulez rire?

ADELE.

Comment? vous refusez de me croire?

DURMONT.

Très-fort.

ADELE.

Et pourquoi?

DURMONT.

Par une raison bien simple; c'est que mon frère m'a fait le portrait de sa fille dans sa lettre, et vous êtes si loin de ressembler à ce portrait...

ADELE.

On m'avoit bien dit que mon cher oncle aimoit à plaisanter.

DURMONT.

Je ne plaisante pas. Encore si vous aviez une lettre, un papier.

ADELE.

Et quel papier voulez-vous que j'aie ? je n'en ai d'autre que mon passe-port.

DURMONT.

Un passe-port, c'est toujours quelque chose : pouvez-vous me le montrer ?

ADELE, *remettant le passe-port.*

Volontiers. Mais, en vérité, j'étois loin de m'attendre à cette enquête : tenez, le voilà.

DURMONT.

D'ordinaire on met le signalement sur un passe-port.

ADELE.

Le signalement ?

DURMONT, *déployant le passe-port.*

Sans doute ; et nous allons voir bientôt... (*lisant.*) Oui, voilà bien le nom de ma nièce ; mais vous voyez bien que ce n'est pas vous.

ADELE.

Comment, ce n'est pas moi !

DURMONT.

Eh, non ! ce n'est pas vous ; tenez, lisez vous-même : (*il lit.*) Cheveux et sourcils bruns : — vos sourcils sont bruns, mais vos cheveux sont blonds : — front découvert ; — je n'en peux pas juger, vos cheveux ébouriffés retombent presque sur vos yeux : — le teint un peu hâlé ; le vôtre est d'une blancheur éblouissante : — âgée de dix-neuf ans ; oui, c'est bien l'âge de ma nièce, mais ce n'est pas le vôtre.

ADELE.

Pas le mien ?

DURMONT.

Allons, la main sur la conscience, vous n'êtes pas loin de vingt-six ans, n'est-il pas vrai ? vous me trouvez peut-être un peu trop franc ? mais que voulez-vous, c'est là mon humeur.

ADELE.

Je voudrois rire ; mais je me sens une envie de pleurer !

DURMONT, *repliant et rendant le passe-port.*

Tenez, ma belle citoyenne, reprenez votre passe-port, la plaisanterie est excellente.

ADELE.

La plaisanterie ?

DURMONT.

Un peu forte, cependant.

ADELE.

Je ne vous entends pas.

DURMONT.

Mais j'aurois bien mauvaise grace de m'en formaliser, puisque c'est à elle que je dois le bonheur d'avoir vu chez moi une aimable citoyenne, probablement fort répandue dans le monde ; j'en juge par votre air, votre parure.

ADELE.

Que voulez-vous dire ?

DURMONT.

Que vous aurez trouvé ce papier je ne sais où, et que vous avez imaginé que c'étoit un excellent tour à me jouer que de vous présenter ici comme ma nièce ; n'est-il pas vrai ?

ADELE.

Mais, citoyen...

DURMONT.

Cependant il falloit être un peu plus adroite : voulant représenter une petite ouvrière en linge, vous auriez dû prendre son costume ; ce n'est pas que je blâme le vôtre, chacun s'habille suivant son état dans ce monde ; les petites ouvrières, décemment, simplement : les femmes du grand ton, avec plus de recherche, de luxe ; comme vous, par exemple.

ADELE.

Je ne sais où j'en suis.

DURMONT.

La voilà bien embarrassée de sa contenance.

SCENE V.

Les précédens, DORVAL.

DORVAL.

Citoyen Durmont, me voici... Ah! ciel, c'est elle.

DURMONT.

C'est vous, Dorval? parbleu! vous venez bien à propos pour rire avec moi d'une aventure qui m'arrive.

ADELE, *à part.*

Dorval, ah! je respire.

DURMONT, *bas à Dorval.*

Secondez-moi, je vous en prie.

ADELE, *à part.*

C'est ce jeune homme aimable, doux, que j'ai vu au bal: il va mettre fin à cette cruelle scène.

DURMONT.

Vous connoissez ma nièce; vous m'avez dit ce matin que vous l'aviez vue au bal le lendemain de son arrivée: eh bien! croiriez-vous que voilà une citoyenne qui veut absolument que je sois son oncle? vous entendez bien que je ne suis pas la dupe de cette folle idée: quand mon cher frère aîné ne m'auroit pas envoyé le portrait, bien détaillé, de sa fille, je n'oublierois pas les traits sous lesquels vous m'avez peint la belle enfant; et ces traits, en vérité, ne sont pas ceux de la citoyenne: jugez-en vous-même.

ADELE.

Citoyen Dorval, rendez hommage à la vérité. N'est-ce pas avec vous que je dansai il y a quinze jours à-peu-près chez la citoyenne Desprez?

DORVAL.

Il est vrai, à l'époque que vous m'indiquez, j'eus avec une jeune personne charmante, un entretien bien intéressant: l'entretien et la jeune personne ne sortiront de long-temps de ma mémoire; mais c'est vainement que je la cherche ici.

C'étoit la plus jolie petite figure ! la nature sembloit avoir pris plaisir à former cette aimable fille ; un timide embarras, une parure, simple comme son ame, l'embellissoit encore. Jettez les yeux sur cette glace, et dites si vous pouvez vous appliquer quelques traits de ce tableau.

DURMONT.

Vous l'entendez : ce n'est pas moi qui le fais parler. Mais savez-vous que tout ceci devient inquiétant? Vous avez dansé avec ma nièce, il y a quinze jours ; la citoyenne s'est procuré son passe-port je ne sais comment : il est donc bien certain que ma nièce est arrivée. Mais où est-elle à présent? que sera-t-elle devenue ? ma foi ! je crains, entre nous, que la pauvre enfant ne soit tout-à-fait perdue.

DORVAL.

Oh! non, pas tout-à-fait perdue, j'aime à me le persuader : qu'il me seroit dur de perdre l'espérance de la revoir ! Elle se trouvera, citoyen Durmont, j'oserois presque le gager.

DURMONT.

Vous croyez qu'elle se retrouvera ? Qu'en pensez-vous, citoyenne, se retrouvera-t-elle ?

ADELE.

Suis-je assez humiliée ?

DURMONT.

D'après ce que me dit Dorval, il paroît que ma nièce est charmante. Ah ! je vous prie, citoyenne, si vous la voyez, si vous avez de ses nouvelles, tâchez de nous l'amener ; vous pouvez l'assurer qu'elle sera toujours bien reçue.

ADELE.

De grace, mon cher oncle, mettez fin à ce cruel persifflage ; vous n'imaginez pas combien il me fait souffrir ; joignez-y le reproche que je me fais à moi-même, d'avoir été si long-temps sans vous voir. Une preuve que je ne vous en impose pas, c'est que mon père m'a dit en partant : Si vous avez besoin d'argent, allez chez votre oncle ; et moi, ayant dépensé la somme que mon père m'avoit donnée et fait même quelques petites dettes, je venois sans façon....

DURMONT.

Me demander de l'argent ?

ADELE.

Cette franche démarche est une preuve, comme je vous disois....

DURMONT.

Vous appellez cela une preuve ?

DORVAL.

C'en est une du moins de sa simplicité.

ADELE.

Oserois-je m'adresser à un inconnu ?

DURMONT.

Ah ça, citoyenne, vous conviendrez avec moi que ceci commence à passer les bornes de la plaisanterie.

ADELE.

Mais je vous parle très-sérieusement.

DURMONT.

Très-sérieusement ! oh bien, moi j'ai pris la chose en riant jusqu'à présent; mais je finirai par me fâcher.

DORVAL, *bas à Durmont.*

Assez, citoyen Durmont.

DURMONT, *haut.*

Comment, assez ? ne voyez-vous pas que cette jeune citoyenne veut....

ADELE.

O ciel ! que dites-vous ?

DORVAL, *à Durmont.*

Mais ne voyez-vous pas, vous, qu'elle fond en larmes ?

DURMONT.

Et vous êtes prêt à pleurer comme elle : c'est tout simple, les larmes d'une belle n'ont pas de peine à toucher le cœur d'un jeune homme; mais moi, grace au ciel, je ne pleure pas si facilement. (*bas.*) Allons donc, du cœur.

ADELE.

J'en mourrai de dépit.

DURMONT.

(*bas*). Je suis sensible comme vous à ses pleurs, mais je prends le dessus. (*haut*) Citoyenne, il est temps que cela finisse. Je devrois peut-être prendre un parti sévère, mais je suis bon, et je n'aime pas le bruit : puissiez-vous profiter de l'aventure. (*Elle regarde Durmont avec un reste d'incertitude.*)

ADELE, *gagnant la porte.*

Eh bien ! mon cher oncle, je me retire.

DORVAL, *à Durmont.*

Mais elle s'en va : retenez-la donc.

DURMONT.

Laissez ; il faut que la leçon soit complette.

DORVAL.

Permettez au moins que je la reconduise.

DURMONT.

Restez là, vous gâteriez tout.

ADELE.

Ah ! Dorval !

(*Adèle les regarde en s'en allant, s'arrête plusieurs fois, et sort enfin avec les marques de la plus grande confusion.*)

SCENE VI.

DURMONT, DORVAL.

DURMONT.

La voilà partie ; je respire : ma foi, il étoit temps ; la force commençoit à m'abandonner, et j'allois détruire tout mon ouvrage.

DORVAL.

La pauvre petite ! sa douleur me déchiroit l'ame. Sans mentir, vous êtes un homme bien cruel.

DURMONT.

Mais pas tant. Quand on veut guérir une plaie, ne faut-il pas tailler dans le vif ?

DORVAL.

Vous vous y entendez à merveille.

DURMONT.

Mais ce n'est pas tout.

DORVAL.

Qu'allez-vous faire encore ?

DURMONT.

Ecrire deux mots à ma nièce, que je lui ferai passer sur-le-champ.

DORVAL.

Encore la tourmenter !

DURMONT.

Au contraire. Eh, mon dieu ! vous tremblez toujours. Je sais comme il faut me conduire, jeune homme.

DORVAL.

Allons donc, je m'en rapporte à vous.

DURMONT.

Et vous faites bien. (*il s'assied, et écrit.*) « Ma chère nièce, » je viens d'apprendre que tu étois à Paris depuis quinze jours; » je t'en veux beaucoup de n'être pas encore venu me voir, » et je ne ferai ma paix avec toi, que lorsque tu viendras me » demander à dîner : je t'attends aujourd'hui. Ton oncle, » *Christophe Durmont* ».

DORVAL.

Comment ! j'aurois le bonheur de dîner avec elle !

DURMONT.

A moins qu'elle ne se refuse à mon invitation.

DORVAL.

Je ne crois pas.

DURMONT, *pliant la lettre et mettant l'adresse.*

Ni moi. Vous dites donc qu'elle demeure chez la citoyenne Desprez, lingère, rue de la Loi ?

DORVAL.

Tout près le jardin de l'Egalité.

DURMONT.

Bon. Justin. Elle va être bien surprise en recevant ma lettre.

DORVAL.

Pauvre fille ! Sa lecture la soulagera.

SCÈNE VII.

Les précédens, JUSTIN.

DURMONT.

Tiens, porte cette lettre sur-le-champ à son adresse.

JUSTIN.

C'est à deux pas, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DURMONT, DORVAL.

DURMONT.

Oui vraiment, à deux pas ; mais j'oserois bien gager que ma nièce va trouver le chemin d'une longueur ! elle craignoit tant, m'a-t-elle dit, d'être obligée de sortir en petite ouvrière ! Comme elle regrette à présent cette simple parure ! Il me semble que je la vois dans la rue serrant le mur, les yeux baissés, la démarche précipitée, croyant voir dans chaque homme qui la regarde son méchant oncle qui la poursuit.

DORVAL.

Ah ça, à présent, convenez avec moi qu'elle est charmante.

DURMONT.

Ma foi, je n'en peux pas encore juger.

DORVAL.

Et pourquoi donc ?

DURMONT.

Parce que je ne l'ai pas vue. Comment diable voulez-vous que je puisse prononcer sur sa figure au milieu de cet étalage ?

DORVAL.

Comment ! vous n'avez pas distingué de certains traits, un certain ensemble.....

DURMONT.

Mon pauvre Dorval ! vous parlez bien en amant. Pour moi je suis outré, un peu ; contre ma nièce, mais beaucoup contre les mauvais esprits et les mauvaises têtes qui lui ont donné le goût des extravagantes parures. Eh, morbleu ! je ne suis pas l'ennemi de la toilette, j'en aime assez le goût même, sur-tout dans les jeunes filles qui ont besoin de plaire pour fixer le cœur d'un honnête homme ; mais ne parviendrai-je jamais à persuader ces jeunes filles que la simplicité, le naturel et la décence ont été, sont et seront de tout tems, la coquetterie la mieux entendue ? qu'elles doivent rechercher, non ce qui brille, mais ce qui sied, non les couleurs à la mode, mais celles qui leur sont favorables ; car enfin, pourquoi vous charger

de tant d'ornemens? c'est qu'apparemment vous n'êtes pas assez belles pour vous en passer.

DORVAL.

Si vous blâmez si fort l'excès de la parure dans les femmes, quedir ez-vous donc de ces hommes qui font leur grande occupation de leur coëffure, qui sacrifient trois quarts-d'heure à étudier dans une glace, jusqu'au moindre pli de leur cravatte; qu'on reconnoît aisément à leurs habits quarrés et à la petite canne de dix-huit pouces, qu'ils semblent avoir empruntée des escamoteurs?

DURMONT.

Vous appellez cela des hommes, vous? vous êtes bien bon. Oh! je ne me mettrai pas en colère contre ces gens-là; non pas que je sois partisan de cette manie de mal-propreté qui a prévalu dans Paris pendant quelque temps, de ces gens qui se croient grands républicains, parce qu'il ont un habit sale et les coudes percés : il y a autant de ridicule à trop fuir le luxe qu'à trop le rechercher; c'est un fou que celui, qui, d'une ou d'autre façon, met tant d'importance à son costume. L'homme raisonnable se laisse habiller par son tailleur.

DORVAL.

C'est parfaitement pensé, mais votre Justin tarde bien à vous rapporter la réponse à la lettre.

DURMONT.

Un moment! encore faut-il bien lui laisser le temps d'aller et de revenir.

DORVAL.

J'entends quelqu'un.

DURMONT.

Ah! c'est un de ces impertinens petits-maîtres, dont vous me parliez tout-à-l'heure.

DORVAL.

Et mais, je ne me trompe pas, c'est Valcour.

DURMONT.

Valcour, le précepteur de ma nièce?

DORVAL.

Précisément.

DURMONT.

Que diable vient-il faire ici?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, VALCOUR.

VALCOUR.

N'est-ce pas au citoyen Durmont que j'ai l'honneur de parler?

DURMONT.

A lui-même.

VALCOUR.

Eh! c'est le cher Dorval, je crois? Et par quel hasard, notre ami, ai-je le bonheur de te rencontrer ici? J'en suis enchanté. Que je t'embrasse; c'est du fond du cœur, véritablement.

DURMONT.

Diable! il paroît que vous aimez beaucoup Dorval.

VALCOUR.

Si je l'aime! passionnément. Mais voilà comme je suis, moi; quand je suis attaché aux gens, je me jetterois dans le feu pour eux.

DURMONT.

Voilà des sentimens tout-à-fait héroïques. Puis-je savoir, citoyen, ce qu'il y a pour votre service?

VALCOUR.

Je viens vous parler de votre adorable nièce: vous savez qu'elle est à Paris.

DURMONT.

Oui: je l'ai appris ce matin.

VALCOUR.

Vous l'avez déjà vue peut-être?

DURMONT.

Non pas que je sache.

VALCOUR.

Pas encore? Elle m'avoit pourtant bien promis qu'elle vous verroit sans faute aujourd'hui; mais la journée n'est pas encore passée, elle viendra, je vous en réponds.

DURMONT.

Vous m'en répondez?

VALCOUR.

Sans doute: c'est que je le lui ai très-expressément recom-

mandé hier. Je suis honteux pour elle qu'elle ait tardé si longtemps. Vous ne la connoissez pas ; vous en serez enchanté ; c'est bien la plus piquante créature ! Et, parbleu, Dorval peut vous en donner des nouvelles ; il l'a vue à certain bal ; cette petite brune, en pierrot d'indienne, aux grands yeux noirs, tu t'en souviens ?

DORVAL.

A merveille.

VALCOUR.

Pas vrai qu'elle est bien ?

DORVAL.

Charmante.

VALCOUR.

Mais tu ne la reconnoîtrois pas à présent. Elle étoit gauche, simple, innocente dans ses manières, dans ses discours, dans ses habits ; je me suis chargé de son éducation. Il faut tout dire ; on n'a pas plus de docilité ; elle a profité de mes leçons avec une rapidité qui m'étonne moi-même.

DURMONT.

Pourrois-je savoir à qui ma nièce a tant d'obligations ?

VALCOUR.

Dans un instant vous le saurez. Mais il faut vous avouer auparavant que le maître n'a pu voir impunément son écolière. Votre nièce est faite pour emporter d'assaut tous les cœurs. Que vous dirai-je enfin ? Mais l'amour n'est pas un crime, je l'adore.

DURMONT.

C'est beaucoup d'honneur que vous lui faites.

VALCOUR.

Je me nomme Valcour ; je suis le neveu de la citoyenne Desprez, chez laquelle elle est en pension. J'ai une très-jolie place dans un bureau : je n'en resterai pas là. J'ai peu de fortune dans ce moment : mais la chère tante ne continue le commerce que par attention pour moi. Je suis son héritier : elle veut absolument que je trouve un trésor, quand j'aurai le malheur de la perdre. Quant à mes qualités morales, il ne m'appartient pas d'en parler. Mais, voici Dorval, mon ami, le vôtre, à ce qu'il me paroît, interrogez-le ; il vous dira ce qu'il pense de mon esprit, de mon cœur. Parles, parles, mon cher Dorval ; point de complaisance, point d'indulgence pour ton

ami : il s'agit du bonheur d'une nièce chérie : il faut dire la vérité.

DORVAL.

C'est ce que j'ai fait.

VALCOUR.

Comment ?

DORVAL.

J'ai eu occasion de parler de toi au citoyen, en lui parlant de sa nièce.

VALCOUR.

C'est charmant ! et tu as dit ?

DORVAL.

La vérité.

VALCOUR.

Ah ! mon ami, quelle obligation ne te dois-je pas avoir ?

DORVAL.

Aucune, mon cher ; je n'ai fait que ce que je devois.

VALCOUR.

Vous l'entendez ? me sera-t-il permis de continuer de faire ma cour ? Vous voyez, je suis sans façon, je parle en vrai Républicain, je vais droit à mon but.

DURMONT.

Puisque vous êtes si bon Républicain, vous devez savoir que la main d'une fille ne dépend que d'elle seule aujourd'hui.

VALCOUR.

Me donnez-vous votre consentement, si j'ai celui de la chère enfant ?

DURMONT.

Oui, je vous promets même celui de mon frère.

VALCOUR.

Eh bien ! vous êtes un homme charmant. Ah ! parbleu, mon cher oncle, il faut que vous nous donniez à dîner à tous deux aujourd'hui. Vous verrez quels progrès j'ai fait dans le cœur de la petite. Je ne me gêne pas avec vous, vous voyez. Le cher Dorval en sera, vous permettrez ?

DURMONT.

Mais je l'espère bien.

VALCOUR.

C'est un garçon sensé, raisonnable, dont je fais le plus grand

cas. Mais elle ne vient pas ; c'est inconcevable : elle demeure à deux pas, si j'allois la chercher ?

DURMONT.

Allez, je vous attends.

VALCOUR, *se mirant.*

Dans un instant, je vous l'amène : mais voyez un peu comme je suis fait ! c'est qu'il fait un vent aujourd'hui.....

DURMONT, *l'examinant.*

Le fat !

SCENE X.

Les précédens, JUSTIN.

JUSTIN, *bas à Dorval.*

Il y a dans la salle voisine, une jeune personne qui n'ose parler au citoyen Durmont, et qui vous prie de lui servir d'introducteur.

DORVAL.

O ciel ! si c'étoit elle ; j'y vais. (*Il sort avec Justin.*)

SCENE XI.

DURMONT, VALCOUR.

DURMONT, *qui n'a point vu sortir Dorval.*

Savez-vous que vous faites très-bien de chercher à vous marier, citoyen Valcour ?

VALCOUR.

Pourquoi donc cela ?

DURMONT.

Les petits-maîtres commencent à manquer ; vous allez conserver l'espèce.

VALCOUR.

Plaît-il ? une épigramme ! Le mot est excellent, divin, délicieux. Oh ! vous aurez en moi un neveu qui entend à merveille la plaisanterie, mon cher oncle ; mais je cours chercher notre aimable Adèle : restez, restez, je vous en prie.

SCENE XII.

DURMONT *seul, se retournant comme pour parler à Dorval.*

Par ma foi, vous aviez bien raison de le traiter de fat.... Eh bien, où est-il donc ? Oh ! il va revenir sans doute. Quelle différence entre ces deux gens ! Je ne les connois pas encore ; mais j'ai tout lieu de croire que, si ma nièce se corrige, j'ai de quoi la récompenser en lui donnant Dorval, comme j'aurai de quoi la punir en l'abandonnant à son Valcour, si elle persiste dans sa folie.

SCENE XIII.

DURMONT, DORVAL, ADELE, *en petit pierrot d'indienne, les cheveux noirs, mise aussi simplement que joliment.*

DORVAL, *menant Adèle par la main.*

Entrez, entrez, ne craignez rien ; vous serez bien reçue, j'en réponds. C'est votre nièce, citoyen Durmont, qui se rend à votre invitation, et qui n'ose avancer.

DURMONT

Et pourquoi donc cet enfantillage ? Viens, viens, ma chère nièce : oh, son père m'avoit bien marqué qu'elle étoit d'une timidité !....

ADELE.

Pardon, mon cher oncle.

DURMONT.

Et de quoi ? de n'être pas encore venue me voir ? Allons, allons, ne parlons plus de cela. Embrasse-moi, et que tout soit oublié.

ADELE.

De tout mon cœur.

DURMONT.

La voilà, ma nièce, ma véritable nièce ; voilà bien la petite figure piquante, les cheveux noirs, la modeste parure, le timide embarras que mon frère m'avoit annoncés dans sa

lettre : je la reconnois ; vous devez la reconnoître aussi, Dorval ?

DORVAL.

Si je la reconnois ! Je vous demande si des yeux comme ceux-là peuvent s'oublier ?

DURMONT.

C'est que tu ne sais pas, ma nièce ; il vient de nous arriver une aventure bien plaisante.

ADELE.

Une aventure !

DURMONT.

Qui te regarde. Une élégante, mise fort ridiculement, les cheveux d'un blond ardent, n'est-elle pas venue se présenter ici sous ton nom ? Mais c'est qu'elle vouloit me soutenir qu'elle étoit ma nièce, demande, demande à Dorval. Ah ça, tu as donc perdu ton passeport ?

ADELE.

Mais je ne crois pas.

DURMONT.

Si fait, tu l'as perdu : je l'ai vu entre les mains de cette petite fourbe. Tu sens bien que je n'ai pas été dupe de l'artifice ; mais c'est qu'elle a poussé l'effronterie jusqu'à me demander de l'argent. A propos d'argent, tu en as peut-être besoin, toi ? Mon frère m'a bien recommandé de ne te rien refuser ; mais quand il ne m'auroit rien dit, je n'en serois pas moins prêt à t'obliger. Allons, parle, parle, mon enfant.

ADELE.

Mon cher oncle, en vérité, je suis confuse....

DURMONT, *lui glissant un porte-feuille dans la poche de son tablier.*

Allons, allons, je devine que tu ne me refuseras pas ; tiens, prends, prends, cela te suffit-il ? Au surplus, quand tu n'en auras plus, tu m'en demanderas ; je m'en rapporte à toi. Tu ne le dépenseras pas en frivolités ?

ADELE.

Que de bontés ! la parole me manque ; je rougis.

DURMONT.

Mais admirez, admirez donc comme elle est jolie, Dorval. Sais-tu que c'est un garçon qui t'estime beaucoup ; c'est qu'il m'a parlé de toi avec un feu !

ADELE.

Le citoyen Dorval a bien de la bonté ; je voudrois être digne de son éloge.

SCÈNE XIV.

Les précédens, CRAPS.

CRAPS *frappe à la porte en dehors et passe sa tête entre les deux battans.*

Peut-on entrer ?

DURMONT.

Sans doute. Un importun déjà ?

CRAPS.

Je vous gêne, peut-être ?

DURMONT.

Point du tout.

CRAPS.

En deux mots j'aurai fait.

ADELE.

Eh mais ! je crois reconnoître....

CRAPS.

Je me nomme Craps, honnête perruquier : je pars après demain pour l'armée de Sambre et Meuse, et je m'occupe avant mon départ de tous mes petits recouvremens ; cela n'est-il pas juste, citoyen ? Il faut que chacun vive de son état.

ADELE.

Ah ! mon dieu, c'est lui-même.

CRAPS.

Il s'agit d'une petite créance que j'ai sur vous.

DURMONT.

Sur moi ?

CRAPS.

Quand je dis sur vous, c'est-à-dire, sur quelqu'un des vôtres.

ADELE, *bas à Craps.*

Au nom du ciel, taisez-vous.

CRAPS.

Ah, citoyenne, c'est vous ? bien enchanté de vous rencontrer : je viens pour l'objet en question.

ADELE.

Taisez-vous, encore une fois, et payez-vous sur cet argent.

CRAPS.

Point du tout, ce n'est pas à vous, c'est à votre oncle à payer : voici le petit mémoire, et la quittance au bas.

ADELE.

Le malheureux !

DURMONT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CRAPS.

Depuis sept ans et demi que je coëffe et que je rase dans Paris, j'ai eu la pratique de trois cents jeunes gens, pour le moins ; eh bien, j'ai toujours été payé par les papas, par les mamans, par les oncles et par les tantes, quand j'ai été payé. C'est l'usage.

DURMONT, *lisant.*

Perruque blonde, 210 liv. Ah ! je vois.

CRAPS.

En conscience elle n'est pas chère, car elle tire un peu sur le roux : vous ne l'auriez pas à présent pour ce prix ; car c'est le diable pour en trouver.

DURMONT.

Et que diable venez-vous me demander ? Est-ce que j'ai jamais pu penser à vous prendre une perruque blonde ?

CRAPS.

Non pas vous, mais votre charmante nièce, que voilà.

DURMONT

Ma nièce ? quelle apparence....

CRAPS.

C'est le citoyen Valcour qui m'a procuré sa pratique.

DURMONT.

Vous vous moquez de moi, citoyen. Je vous demande un peu à quel propos ma nièce auroit acheté de faux cheveux si cher, quand elle en a naturellement de si beaux qui ne lui ont rien coûté ?

CRAPS.

J'en conviens, et j'admire avec vous les cheveux de la citoyenne ; mais vous connoissez l'empire de la mode ; d'ailleurs nous pouvons nous arranger ; que la citoyenne me permette

de mettre les ciseaux dans ses cheveux, je lui laisserai de quoi faire un très-joli chignon, et je lui donnerai quittance de la perruque.

DURMONT.

Eh mais, ma chère enfant! fais donc entendre raison à cet homme-là : dis-lui donc bien qu'il se trompe.....

ADELE.

Mon cher oncle.....

CRAPS.

Comment, comment! Entendons-nous, s'il vous plait. C'est bien à la nièce du citoyen Durmont que j'ai fourni une perruque : c'est que je ne plaisante pas, moi.

DURMONT.

Un moment, un moment, citoyen Craps; écoute donc, ma nièce. (*à Adèle.*) Il est bien certain que ce n'est pas toi qui as pris la perruque, je ne t'ai pas fait l'injure de t'en soupçonner un instant : mais voilà un homme qui va faire du bruit, des frais : si, pour étouffer les propos, je payois les 210 liv. qu'en dis-tu ?

ADELE.

Que dites-vous? Votre bonté m'arrache des larmes.

DURMONT.

Je ferai bien, n'est-ce pas?

CRAPS.

Oui, oui; vous ferez à merveille. Aussi bien je commence à pénétrer le mystère : c'est très-plaisant véritablement. Je vous remercie de tout mon cœur, citoyen Durmont.

DURMONT.

Voici votre argent, citoyen Craps; mais, si vous voulez que je vous donne un bon conseil, ne faites plus de perruques blondes à crédit pour les jeunes personnes : vous voyez comme on risque d'être trompé.

CRAPS.

Je gémis d'être obligé de vivre des sottises d'autrui; mais que voulez-vous? Nous avions autrefois les cheveux longs des avocats, des clercs de notaires, des procureurs et des garçons marchands; les perruques du parlement, de la ferme générale et de la faculté; les grecques et les ailes de pigeons des élégans et des farreaux; le toupet et le crêpé des petits

abbés, des chanoines et des prélats, tout cela a disparu : je ne m'en plains pas ; mais il a bien fallu trouver un expédient pour vivre. Je fus l'inventeur de ces perruques à la romaine, qui eurent tant de vogue dans le commencement de la révolution, pour la commodité de ceux qui vouloient se donner une physionomie de patriote. Aujourd'hui qu'on commence à ne plus juger les gens sur la mine, j'ai donné, comme mes confrères, dans les perruques blondes de nos petites maîtresses : mais, c'en est fait, j'y renonce ; et, ne pouvant plus vivre honorablement de mon état dans Paris, je vais achever de donner le coup de peigne aux Autrichiens. Je vous souhaite le bon jour de ton mon cœur, citoyen.

DURMONT.

Voilà un singulier original !

SCENE XV.

Les précédens, VALCOUR.

VALCOUR.

Ma foi ! j'ai vainement attendu votre nièce : j'ai pris le parti de revenir sans elle.

ADELE.

O ciel ! c'est Valcour !

CRAPS, *qui s'en alloit, s'arrêtant.*

Valcour, dit-on ? Oui vraiment, c'est lui-même.

VALCOUR.

Eh mais, c'est elle, je crois ! Et pourquoi donc cette métamorphose ?

CRAPS, *fouillant dans son porte-feuille.*

J'ai là, parmi certains mémoires, certain article qui le concerne : saisissons l'occasion aux cheveux.

VALCOUR.

Mais c'est une chose affreuse de vous présenter chez votre oncle sous un costume aussi simple. Parlons d'affaires. J'ai tout avoué au cher oncle, mon amour, mes sentimens, il les approuve, et nous n'attendons plus que votre aveu.

ADELE.

Mais vous êtes loin d'avoir cet aveu.

VALCOUR.

Eh quoi! hier, à l'Opéra, ne m'avez-vous pas fait espérer?...

ADELE.

Hier! à l'Opéra! je ne vous ai pas parlé.

VALCOUR.

Non; mais je sais interpréter le silence.

CRAPS, *à Valcour.*

Je me proposois de passer chez vous, citoyen; mais, puisque vous voilà, vous voudrez bien acquitter...

VALCOUR.

Comment, vous ici! Ah, de grace! laisez-moi, tourmentant créancier.

CRAPS.

Depuis deux ans que j'attends pour des bagatelles! qu'est-ce au fond que quelques esences, quelques mois d'accommodage, et une perruque noire?

DURMONT.

Il prend une perruque noire pour lui, et en fait prendre de blondes aux jeunes filles.

VALCOUR.

Eh! je ne la mets plus, votre perruque; ce n'est plus la mode. Parlons sérieusement : vous paroissez approuver mes vues...

DURMONT.

Oui, parce que je croyois que ma nièce étoit votre fait; mais regardez-la : elle est simple, ingénue; elle n'aime pas la grande toilette : c'est un jeune homme économe, rangé, discret qu'il lui faut.

VALCOUR.

Econome, rangé, discret! Cela te regarde, je crois, mon cher Dorval? Tu souris; la petite baisse les yeux : allons, c'est clair. Je vous gênerois, si je restois à dîner avec vous, pas vrai? Que personne ne se dérange pour moi, je vous en conjure?

CRAPS.

Mais, citoyen, mon mémoire?

VALCOUR.

Passez dans quelques jours chez moi; je vous paierai, parole d'honneur!

SCENE XVI et dernière.

Les précédens, hors VALCOUR.

CRAPS.

Oui, dans quelques jours, parole d'honneur! il parle toujours des absens; c'est autant de perdu. Citoyen Durmont, si, pour étouffer les propos, vous consentiez à payer ce mémoire comme vous avez payé l'autre?

DURMONT.

Laissez donc.

ADELE.

Mon cher oncle, il faudroit que je fusse bien folle, bien ingrate pour oublier vos leçons, vos bontés.

DURMONT.

Va, je suis bien sûr que tu n'en auras plus besoin; et d'ailleurs, regarde-toi, et tu seras convaincue avec tout le monde que tu ne peux rien changer à ta figure, sans y perdre.

CRAPS.

Ah! vous avez raison; mais, parbleu! puisque nous en sommes sur les perruques blondes, il faut que je vous montre une chanson qu'on m'a remise ce matin; vous m'en direz votre sentiment.

DURMONT.

Voyons.

VAUDEVILLE.

L'homme n'est pas ce qu'il s'affiche.
On se dit bon; on est méchant.
On est sot; on fait le savant.
On se dit pauvre; l'on est riche.
On se dit jeune; on est barbon.
On se dit gai; sans cesse on gronde.
On se dit brave; on est poltron.
Ah! comme on trompe dans ce monde!

Un médecin promet la vie;
Un cabaretier du bon vin;
Un poëte, d'un air hautain,
Jure que jamais il n'ennuie;

Le médecin donne la mort,
Le cabaretier le seconde,
Et le poëte nous endort.
Ah ! comme on trompe dans ce monde !

Des femmes voyez la parure :
Fard pour rougir, fard pour blanchir ;
Pour diminuer ou grandir,
Très-haute ou très-basse chaussure ;
Sourcils de toutes les couleurs,
Corps pour serrer taille trop ronde,
Cheveux d'emprunt, fichus menteurs.
Ah ! comme on trompe dans ce monde !

Une invincible antipathie,
Des brunes éloigne Melcour :
Après trois mois de soins, d'amour,
Hier enfin il se marie ;
Mais jugez de son désespoir,
Quand, sous une perruque blonde,
Il trouve une brune le soir.
Ah ! comme on trompe dans ce monde !

La vive et babillarde Hortense,
Croit avoir la fleur des maris.
Suivant elle, dans tout Paris,
Nul homme n'a tant d'éloquence :
Au desir de parler toujours,
Loin que le cher époux réponde,
Il ne dit qu'un mot en huit jours.
Ah ! comme on trompe dans ce monde !

Pardon, si de votre parure,
Belles, nous critiquons l'excès :
L'art de plaire ne fut jamais
De s'éloigner de la nature.
Comme il est, le sexe est si bien ;
En charmes réels il abonde :
A ces charmes, n'ajoutez rien,
Et vous plairez à tout le monde.

FIN.